

aux contours gracieux d'une amphe. Alors la parole est pour ainsi dire métrique; pas une passion, pas un sentiment n'agite l'homme qu'à l'instant des phrases cadencées n'en viennent embellir l'expression. A défaut de l'écriture, le vers a dû être souvent un moyen de rappel : les syllabes sont comptées, leur place est marquée et la mémoire n'en peut oublier aucune qu'à l'instant l'oreille ne l'en avertisse. Mais parce que le propre du langage métrique est d'être presque inaltérable dans la bouche des hommes, faut-il le ravaler au rôle d'aide-mémoire et oser dire que c'est le besoin de fixer nos souvenirs qui lui a donné naissance?

Tout ce qui parle aux yeux, tout ce qui séduit l'oreille se se trouve donc au plus haut degré dans les langues primitives. Puis, à mesure que les sociétés vieillissent, la parole devient abstraite et sourde, se détachant autant qu'il est possible de ce qui est extérieur. Les métaphores voilées ne laissent plus transparaître l'image : c'est la poésie qui s'en va; la richesse et l'éclat des premiers sons s'appauvrit et s'éteint (1) : c'est la musique qui s'envole.

En même temps que tarit cette poésie des premiers âges, la perfection de sa forme dégénère. Dans les langues de seconde formation la *rime* remplace le *nombre*. La prononciation ne faisant plus ressortir d'une façon marquée l'inégale durée des syllabes, le rythme ne serait plus appréciable si le retour d'un son attendu n'avertissait de la fin du vers. Les accents disparaissent aussi : les syllabes ramenées à une durée identique sont soumises au niveau d'un même ton. La parole en prend un aspect terne et monochrome. Mais on a justement remarqué (2) que l'absence d'accent à une place et sur une syllabe déterminée avait, surtout dans la langue fran-

(1) D'après M. J. J. Ampère.

(2) La Meunais.